

**APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE ET CONTEXTE SOCIAL : Femme, féminisme, féminin dans *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Xala* d'Ousmane Sembene**

**Fatima Lamia BELOUD\***

Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algérie  
beloud.lamia@univ-oran2.dz

Reçu: 10/11/2023,

Accepté: 12/06/2025,

Publié: 10/12/2025

**ANTHROPOLOGICAL APPROACH AND SOCIAL CONTEXT: Woman, feminism, feminine in *Une si longue lettre* by Mariama Ba and *Xala* by Ousmane Sembene**

**ABSTRACT:** *The status of women in West Africa, and in Senegal in particular, before independence, was difficult, even quite critical, since traditional society greatly limited the personal development of women. It was only with independence and the transmutation of African societies that she took her coveted place, but to speak of complete emancipation would be erroneous since the conservatism of traditional African society remains to this day. The woman in the novelistic universe of Ousmane Sembene and Mariama Bâ holds a place of choice, she is always in the front line, never relegated to the back. She is a being of honor through which society rises and it is appropriate, according to the two writers, to sublimate her instead of criticizing or marginalizing her. They often recall that in ancient times, she enjoyed the status of legendary heroine who marked the history of the African continent. Ousmane Sembene and Mariama Bâ are socially committed writers. Their commitment implies an absolute stance on the question of the emancipation of women and their participation in the transmutation of society as well as in most of the political and social upheavals that the different countries of Africa have known.*

**KEYWORDS:** Woman; Feminism; Traditions; Africa; Modernity

**RÉSUMÉ :** *La condition féminine en Afrique de l'Ouest en général, avant les indépendances, était difficile, assez critique même puisque la société traditionnelle limitait l'épanouissement personnel de la femme africaine. Ce n'est qu'avec l'indépendance et la transmutation des sociétés africaines qu'elle a pris la place tant convoitée mais parler encore d'émancipation complète serait erroné puisque le conservatisme de la société africaine traditionnelle reste à ce jour actuel. La femme dans l'univers romanesque d'Ousmane Sembene et de Mariama Bâ tient une place de choix, elle est toujours en première ligne, jamais reléguée en arrière. Elle est un être d'honneur à travers laquelle s'élève la société et il convient, selon les deux écrivains, de la sublimer au lieu de la critiquer ou de la marginaliser. Ils rappellent souvent d'ailleurs que dans les temps anciens, elle bénéficiait du statut d'héroïne légendaire qui a marqué l'histoire du continent africain. Ousmane Sembene et Mariama Bâ sont des écrivains socialement très engagés. Leur militantisme implique une prise de position absolue sur la question de l'émancipation de la femme et sa participation dans la transmutation de la société ainsi que dans la plupart des bouleversements politiques et sociaux qu'ont connus les différents pays de l'Afrique.*

**MOTS CLÉS :** femme; féminisme; traditions; Afrique; modernité

\* Auteur correspondant

## Introduction

L'image de la femme dans la société traditionnelle est quelque peu complexe, voire alambiquée. Si la femme est d'un côté victime d'une misogynie ambiante, très pesante, elle bénéficie, d'un autre côté, du statut d'héroïne légendaire qui a marqué l'histoire du continent africain. Dans un passé lointain de l'Afrique, le système familial africain était matriarcal et c'est avec les bouleversements historiques et les influences étrangères telles que le Christianisme et l'Islam ainsi que les cultures étrangères que le système patriarcal a quelque peu remplacé l'ancien ordre matriarcal. Toutes ces influences extérieures ont chamboulé l'ordre social africain, reléguant parfois la femme à l'arrière-plan, elle qui jouissait, quelques-unes du moins, il y a quelques siècles, du statut d'héroïne ayant joué un rôle capital dans l'évolution et la transmutation historique des peuples de l'Afrique. Toutefois, et il est important de le souligner, l'ordre patriarcal n'est pas arrivé à complètement remplacer le système matriarcal et ce dernier n'a pas vraiment disparu puisqu'il est toujours en vigueur dans plusieurs parties de l'Afrique de l'Ouest et notamment chez les peuples Kwa au Ghana ou en Côte d'Ivoire. Par exemple, chez les Agni (peuple Kwa de Côte d'Ivoire), la succession se fait toujours du côté de la sœur.

Le présent travail s'articule autour de l'importance de la place de la femme dans les différentes littératures de l'Afrique noire et du rôle prépondérant que lui ont accordé Ousmane Sembene et Mariama Bâ dans leurs œuvres que beaucoup qualifient de féministes. Ceci nous a d'ailleurs amené à nous questionner sur la raison de l'intérêt appuyé des deux écrivains pour la cause féminine. Verraient-ils en cet être social un élément important dans l'évolution et la transmutation de la société africaine ? Une société que Sembene et Bâ considèrent comme décadente à cause du traitement quelque peu archaïque qu'elle réserve à la femme alors que celle-ci est, selon les deux écrivains, la base du système social et gardienne de ses valeurs et de ses traditions. De plus, est-ce que la récurrence de la question du statut difficile de la femme dans les œuvres d'Ousmane Sembene et de Mariama Bâ n'est qu'une manifestation de leur militantisme pour l'émancipation de la femme dans les sociétés africaines ?

Pour répondre à la problématique que nous avons soulevée et confirmer nos hypothèses, nous allons recourir à plusieurs approches qui serviront d'outils avec lesquels nous envisagerons les textes. Nous n'avons pas privilégié une approche méthodologique en particulier, préférant travailler avec plusieurs, dont l'approche thématique, sociocritique et sociohistorique. Dans le cadre de ce travail nous analyserons les personnages féminins sous plusieurs angles de vue : la polygamie, l'instruction, la lutte pour la libération des mœurs. Nous verrons que les deux auteurs les ont classés dans deux catégories distinctes, et ce, pour montrer les différentes réactions que pourraient avoir ces femmes qui, malgré leur appartenance à la même communauté, parfois à la même famille, se positionnent différemment face aux coutumes qu'on leur impose.

### 1. La femme africaine d'hier et d'aujourd'hui

L'histoire de l'Afrique noire regorge de plusieurs figures féminines ayant marqué l'histoire de leur pays par leur courage ou leur intelligence. Elles furent des reines puissantes, des guerrières redoutables, des résistantes fières qui laissèrent des traces indélébiles de leur passage dans leurs régions et au-delà. Elles développèrent leur pays, s'élevèrent contre l'envahisseur ou entreprirent des conquêtes importantes et fort ambitieuses à l'exemple de Aminatu de Zaria, reine de Gambie au XVI<sup>e</sup> siècle qui avait pour ambition d'étendre son empire en conquérant les territoires voisins. Sa notoriété et son pouvoir étaient si importants qu'on lui prêta différentes légendes telles que tuer chaque homme avec lequel elle passait la nuit pour que ce dernier ne puisse pas raconter qu'il l'avait connue charnellement.

Le nombre de ces personnages féminins célèbres qui ont marqué au fer rouge l'histoire et la civilisation de l'Afrique est très important. Nous pouvons mentionner également la légendaire reine Daoura des Haoussas dont le pouvoir et la beauté furent extraordinaires et qui succéda à neuf autres reines ou encore

les amazones du Dahomey, des femmes guerrières connues pour leur force, leur violence dans le combat et leur courage devant la mort qu'elles ne craignaient point. Impressionnantes pendant les batailles, certaines avaient pour coutume de décapiter leurs victimes et de se couper un sein pour manifester leur haine contre l'ennemi, les troupes coloniales françaises en l'occurrence. La littérature leur a d'ailleurs consacré de très nombreuses œuvres pour rendre compte de leurs performances militaires. Nous pouvons citer à titre d'exemple l'œuvre d'Hélène D'Almeida-Topor *Les amazones- Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale* (2016). L'intérêt des écrivains pour les amazones s'explique par la force importante de ces dernières qui étaient beaucoup plus que de simples femmes censées garder la maison et s'occuper des enfants lorsque l'homme partait faire la guerre.

## 2. Femme et littérature

Depuis presque toujours, la femme constitue un sujet privilégié dans les différentes littératures du monde. Les textes sacrés, bibliques ou coraniques ainsi que les écrits antiques témoignent de l'importance qu'accordent les sociétés, à travers les civilisations et les âges, à la femme et aux questions complexes que cette thématique soulève. La cause féminine devient ainsi un combat noble pour les romanciers et poètes africains. Beaucoup se souviennent de l'histoire émouvante du personnage de Mango Beti, Perpétue dans *Perpétue et l'habitude du malheur* (1974) et celle de Maimouna, personnage central de Aboulaye Sadju (1952) ainsi que les malheurs et les déboires de Salimata dans l'œuvre d'Ahmadou Kourouma *Les soleils des indépendances* (1968). Les femmes sont des personnages très en vue dans le roman négro-africain. Elles sont garantes de la perpétuation de la famille et par conséquent de la société avec tout ce que cette dernière implique, mais elles sont aussi et surtout intimement liées à l'émancipation de la société. Dans *Les sept solitudes* de Lorsa Lopez, Sony Lab'ou Tansi fait dire à un de ses personnages : « Le vagin n'est pas une boîte de coca-cola ou un morceau de viande hachée : *c'est le chemin de la liberté des peuples, dans l'honneur et la dignité* » (Lab'ou Tansi, 1985, p. 85)

L'engagement des écrivains négro-africains, pour la condition féminine en Afrique se manifeste à travers la dénonciation des sévices, physiques et psychologiques, perpétrés contre la femme tout au long de sa vie. Ces « brutalités » faites aux femmes reflètent le malaise et surtout les maux dont souffre la société traditionnelle qui a mis beaucoup de temps à comprendre que son évolution est inhérente à celle de la femme dont la déchéance, la dégénérescence se répercutera automatiquement sur la société. Beaucoup d'écrivains se sont évertués à expliquer à travers leurs œuvres que la régénération de la communauté ne peut se faire sans la femme qui est à la fois mère de famille, du groupe social et de la communauté :

« *Il ne faut pas oublier qu'une civilisation nouvelle ne pénètre vraiment et totalement la société que lorsqu'elle a été assimilée par les femmes. Ce sont elles qui sont les gardiennes des traditions, c'est par elles qu'une ère nouvelle s'instaurera dans la société, qui changera les relations de personne à personne pour le plus grand bien des individus et de la communauté* » (Paulme, 1960, p. 36)

La femme noire a connu des négligences à la fois dans l'histoire de son pays et dans la littérature qui l'a représentée. Chez certains auteurs africains aînés, à l'image de Chinua Achebe, la femme est une entité abstraite. Continuellement mentionnée certes mais elle reste un personnage très secondaire n'ayant aucune incidence sur le déroulement du récit et dont le devenir est incontestablement lié, conditionné par le mari ou le père, l'image patriarcale, autre personnage, qui lui, est de premier plan. Dans *Le Monde s'effondre* d'Achebe, on interdit à tous les protagonistes féminins d'assister aux réunions importantes qui touchaient

l'organisation de la société Ibu ou de connaître les secrets qui entourent les esprits que les différents personnages vénéraient, ce qui représente une injustice majeure pour le statut de la femme dans la littérature des premiers grands écrivains africains. Sa réhabilitation s'est faite des années plus tard, à travers le réajustement de la littérature africaine qui a longtemps marginalisé ce personnage que Abdoulaye Sadju surnomme « *la vaincue de la vie* » (Sadju, 1958, p. 246). La femme a en effet connu un nombre impressionnant de défenseurs qui, sans relâche, ont dénoncé avec beaucoup de fermeté l'assujettissement social, culturel et sexuel dont elle est perpétuellement victime. Ce sont des femmes violentées, marginalisées, soumises à l'homme qu'on retrouve dans la littérature de l'Afrique subsaharienne. Elle est dans certains romans, un objet, une chose qu'on achète et qu'on cède si le besoin se fait sentir. Elle est toutefois décrite comme un bel objet, une agréable propriété.

Cette conception de la femme objet de désir, décrite avec beaucoup de sensualité, est en fait un procédé fréquemment utilisé par les auteurs négro-africains, comme c'est le cas dans les poèmes de Léopold Sedar Senghor, et ce pour faire part de leur adoration pour la femme. Rappelons que les écrivains de la littérature négro-africaine font preuve de beaucoup moins de retenue, de pudeur que la plupart de leurs frères de plume maghrébins. La beauté de la femme noire est très souvent chantée, tout comme son travail dans la communauté et son rôle de génitrice et de mère nourricière, qui, pour Hampâté Bâ, tient du divin :

« *L'Homme, dit-on chez nous, n'est qu'un semeur distrait, alors que la mère est considérée comme l'atelier divin où le créateur travaille directement, sans intermédiaire, pour former et mener à maturité une vie nouvelle. C'est pourquoi, en Afrique, la mère est respectée presque à l'égal d'une divinité* ». (Bâ, 1992, p. 61)

Les auteurs louent avec enthousiasme sa fonction de prêtresse, de guérisseuse, de conteuse et de gardienne des us et coutumes de la tribu. Enfin, la femme est représentée dans cette littérature comme le reflet ou le miroir terni de l'Afrique et ce surtout pendant la période du désenchantement, où l'idée de la femme prostituée représentant la métaphore d'une Afrique corrompue et vendue aux administrations étrangères, était fort utilisée.

Dans un souci de réalisme, une grande majorité d'écrivains africains reprenaient dans leurs œuvres l'image de la femme soumise, dominée par l'homme et prisonnière des traditions sociétales africaines telles que la polygamie ou le mariage forcé. Ce type de représentation est devenu en quelque sorte une banalisation du statut de la femme qui ne pourrait être raconté, décrit autrement que dans ce cadre classique, usuel. Depuis les années vingt, 1921 plus exactement avec la parution du premier roman nègre *Batouala*, la femme fut continuellement présentée dans un cadre figé. Ousmane Sembene et Mariama Bâ font partie des premiers romanciers à avoir, dans leur temps, mis en scène des femmes ayant échappé à ces caractérisations stéréotypées.

En effet, nous retrouvons dans *Xala* et *Une si longue lettre* un certain nombre de protagonistes féminins qui s'éloignent sensiblement pour ne pas dire complètement des standards en vigueur à cette époque.

### 3- Ousmane Sembene et Mariama Bâ, écrivains féministes ?

La quasi-totalité de l'œuvre d'Ousmane Sembene, de *Ô Pays mon beau peuple* (1957) à *Faat Kiné* (2000) traite de l'image et de la situation plus que délicate de la femme africaine, preuve de l'engagement immuable, total de l'auteur pour cette cause qui semble lui tenir particulièrement à cœur et dont il paraît avoir fait l'une de ses priorités absolues. Son dernier film, *Moolaadé* (2000) qui dénonce énergiquement

l'excision, l'atteste parfaitement. Aux côtés d'autres auteurs engagés comme Mango Beti, Ahmadou Kourouma ou Ferdinand Oyono, Sembene dénonça la situation précaire de la femme africaine et proposa à travers ses œuvres des solutions qui pourraient améliorer son existence et l'aider à mieux s'affirmer face aux hommes :

« *Il n'y a pas d'homme sans femme ni de femme sans homme mais une société où la femme a joué un très grand rôle. Elle a été minimisée un temps par les religions catholiques et musulmanes, mais elle reprend le dessus maintenant. En Afrique, ce n'est pas la femme qu'il faut libérer mais c'est la femme qui doit libérer l'homme. Je travaille sur ce sujet* » (Sembene, 1998)

La production littéraire de Mariama Bâ, bien que moins longue que celle d'Ousmane Sembene, mais tout aussi intéressante à étudier, est, elle aussi, tournée vers un seul sujet : la femme et son statut quelque peu alambiqué dans le Sénégal après les indépendances. *Une si longue lettre* et *Un chant écarlate* sont considérés par de nombreux critiques comme des œuvres féministes où la question de la condition féminine y prend une place centrale. Dans ses deux romans, Mariama Bâ encourage la femme sénégalaise, ou africaine de manière générale, à prendre son destin en main pour mettre fin à l'ordre traditionnel établi et à devenir un membre important, voire essentiel dans l'échiquier social. Ce changement de la situation de la femme au Sénégal ne peut se faire, selon Mariama Bâ, sans le rôle plus que nécessaire de l'école et de l'instruction. C'est cette dernière qui a permis aux différents personnages de l'écrivaine d'entamer des actions de résistances contre toute forme de tradition considérée comme misogyne et injuste pour la femme. C'est en effet l'école qui a aidé Aissatou et Ramatoulaye à se soustraire de leur condition de filles soumises et qui fera d'elles des femmes qui contribueront au développement de leur pays :

« *Aissatou, je n'oublierai jamais la femme blanche qui, la première, a voulu pour nous un destin hors du commun* » (Bâ, 1979, p. 37). Elle voulait : « *Nous sortir de l'enlisement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre ; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts* » (Bâ, 1979, p. 37)

Dans l'intégralité de leurs productions littéraires, Ousmane Sembene et Mariama Bâ exposent une certaine forme d'héroïsme et de bravoure féminine. Ils racontent le combat permanent, souvent difficile, parfois émouvant des femmes face à la polygamie, au mariage forcé, à l'excision. Cette dernière, considérée comme une tradition sacrée de la culture africaine, fut critiquée par les deux écrivains et par Sembene surtout qui vit dans cette pratique une mutilation du corps et de l'esprit féminin.

### 3. La femme et le mariage multiple

La polygamie, autre sujet sur lequel la vision des deux auteurs se rejoint est longuement racontée, décrite et critiquée. Considérée comme une pratique passéiste et dégradante, Ousmane Sembene et Mariama Bâ ont consacré au mariage multiple l'un de leurs romans les plus importants et les plus célèbres : *Une si longue lettre* et *Xala*. Les deux écrivains décrivent la polygamie comme une tradition opprimante que nul ne cherche à remettre en cause parce que profondément ancrée dans les mœurs de l'Afrique. Ceux qui la pratiquent tentent de la faire passer pour une institution sacrée parce que conforme à la tradition islamique. Bien qu'elle soit basée sur le consentement entre les deux futurs époux, la polygamie est perçue par les premières épouses comme la trahison masculine ultime qui les marquera à jamais et qui bouleversera l'harmonie conjugale d'antan. La femme accepte par contrainte le mariage multiple parce qu'elle est

soumise aux pressions de la société traditionnelle qui voit en la polygamie l'une des valeurs les plus importantes de la culture africaine.

Au-delà des considérations religieuses présentées par les défenseurs de la polygamie, elle serait le symbole de richesse et de prestige. En effet, le prestige d'un homme dans la société traditionnelle dépendrait en grande partie du nombre d'épouses et d'enfants qu'il possède. Plus le nombre d'épouses est important, plus la dot est élevée, ce qui suppose une fortune considérable. Okankow, le héros de Chinua Achebe dans *Le monde s'effondre* (1958) était l'homme le plus riche de sa tribu parce qu'il possédait plusieurs épouses et beaucoup d'enfants. Le mariage multiple est ainsi un signe de notabilité et de pouvoir. C'est également le cas pour El Hadji Abou Kader Béye dans *Xala* dont le troisième mariage lui permit d'accéder à un certain prestige.

Bien qu'elle soit toujours pratiquée, quoique son adoption décline de jour en jour, la polygamie reste une coutume très controversée et décriée qui continue à déclencher des débats animés et vifs et qui crée un malaise certain dans l'espace public.

Si la plupart des écrivains portent un regard critique sur le mariage pluriel, certains préfèrent ne pas le condamner, voire le louer à l'image de Cheik Aliou Ndao dans son roman *Excellence, vos épouses !* qui raconte l'histoire d'un ministre, époux de quatre femmes et dont le départ imminent pour un pays occidental l'oblige à décider de choisir laquelle peut l'accompagner à son nouveau poste. Dans ce roman, Cheik Aliou Ndao peint une image positive de la polygamie en mettant l'accent sur la bonne entente des co-épouses et l'entraide dont elles font preuve pour garantir une très bonne éducation à leurs enfants. Il est à noter que la polygamie dans la société traditionnelle est régie par des lois que le mari et les co-épouses se doivent de respecter pour maintenir un semblant d'harmonie et de paix. De manière générale, chaque épouse bénéficie, pendant un jour ou deux dans la semaine, de l'attention complète du mari. Pendant ces jours qui lui sont consacrés, l'épouse s'évertue à contenter son mari en se parant de ses plus belles parures et en concoctant des plats délicieux qui raviraient son compagnon.

Dans *Une si longue lettre*, Madou Fall, l'époux de Ramatoulaye n'a pas respecté les règles de la polygamie puisqu'il a complètement cessé de rendre visite à sa première épouse et à ses enfants après son mariage avec Binetou. Ramatoulaye a dû travailler dur pour élever seule ses enfants et subvenir à leurs besoins. Bien qu'elle ait été complètement abandonnée par son mari, Ramatoulaye ne s'est pas résout à demander le divorce et attendit le retour de Madou Fall qui ne vint jamais : « *Je mesure, avec effroi, l'ampleur de la trahison de Modou. L'abandon de sa première famille (mes enfants et moi) était conforme à un nouveau choix de vie. Il nous rejetait. Il orientait son avenir sans tenir compte de notre existence.* » (Bâ, 1979, p. 27)

Dans *Xala*, El Hadji Abdou Kader Beye continuait à rendre visite à sa première épouse, Adja Awa Astou, et à entretenir un semblant de relation avec elle bien que toute son attention et affection aient été dirigées vers sa deuxième épouse, Oumi N'Doye et sa dernière femme, N'Goné. Chaque épouse avait sa propre villa qui portait son nom et attendait sagement son moomé qui est le nombre de jours qu'un polygame passe avec une de ses épouses.

N'Goné, la troisième et plus jeune femme d'El Hadji ne fut jamais acceptée par ses co-épouses qui avaient dû, par soucis de convenances, assister aux noces de leur mari avec une nouvelle rivale. Oumi

N'Doye vivait encore plus mal ces épousailles parce que N'Goné était plus jeune et plus jolie qu'elle. Oumi N'Doye essayait par tous les moyens d'entretenir l'intérêt d'El Hadji en redoublant d'effort pour le contenter :

*« Après le repas, seule avec les enfants, elle gagna sa chambre à coucher avec ses lectures, pleine d'espoir. Elle préparait ses appâts. Elle comptait garder l'homme une bonne partie de la nuit. Allongée, désirable, elle prêtait attention au moindre bruit »* (Sembene, 1973, p.71)

Le point de vue d'Ousmane Sembene et de Mariama Bâ sur la polygamie est clair : ils s'y sont farouchement opposés. Ils estiment d'ailleurs que cette institution maintient l'Afrique dans une certaine forme de trivialité et l'empêche d'avancer, de se développer socialement. Ces deux écrivains prennent clairement position contre la polygamie dans leurs œuvres. Ils considèrent que la polygamie n'est pratiquée que pour abuser et profiter de la femme car sa pratique procure beaucoup d'avantages à l'homme et aucun à la femme si ce n'est de l'affliction et le mal être :

*« Le témoignage de Sembene Ousmane sur la condition de la femme noire est clair : défenseur ardent des droits féminins, il pose nettement dans toutes ses œuvres le problème aigu de la polygamie en prenant ses distances de ce virus contagieux. La fréquence de ce thème chez lui révèle que c'est un sujet qui le tient à cœur »*. (Diop, 1995, p.38)

Mariama Bâ dira de la polygamie : *« La femme n'accepte jamais la polygamie par gâité de cœur. Les femmes qui acceptent la polygamie sont contraintes (...) par les hommes, par la société, par la tradition, que la femme vit en polygamie. »* (Bâ, 1979)

La société et l'éducation traditionnelle font de la femme africaine un être docile qui n'a d'autres choix que de se soumettre aux diktats imposés par l'homme. C'est cette soumission que les poussent à accepter un mariage forcé, une épouse rivale, l'analphabétisation, les mutilations génitales etc. Ousmane Sembene et Mariama Bâ ont tous les deux mis en scène dans leurs romans des femmes soumises à la volonté de l'homme et à celle de la société traditionnelle qui n'ont eu de cesse de les brimer et les assujettir mais leur ont également opposées des femmes fortes, volontaires qui ont rejeté ce que leur dictaient leurs aînées et qui se sont élevées pour dénoncer ces traditions aliénantes établies pour asservir la femme africaine.

#### **4. La femme sous le poids de la tradition**

L'image prédominante de la femme en Afrique noire est celle d'une fille obéissante à son père et/ou frère, d'une épouse dominée et soumise à son mari puis d'une mère qui se sacrifie pour ses enfants. Elle est en premier lieu une potentielle dot confortable, en deuxième lieu, un objet de désir et de plaisir censé satisfaire son époux, puis enfin une machine à concevoir et élever des enfants dans un espace clos, une maison, qui doit être parfaitement entretenue. Dans cette conception de soumission dans la relation homme/femme, Ken Bugul assure que : *« L'obéissance au mari est une tradition qui répond à la nature. C'est un penchant naturel de la femme de se soumettre consciemment ou inconsciemment à la volonté de son mari. »* (Bugul, 2001, p. 94)

D'un point de vue de la tradition, la docilité est l'une des qualités les plus recherchées et appréciées chez la femme africaine. Sa soumission est largement vantée et encouragée par la société qui n'hésitait pas à considérer les femmes soumises comme un exemple à suivre. L'on avait tendance à considérer les époux des femmes insoumises d'hommes faibles, maudits ou mal-aimés des dieux, d'où l'acharnement dont font preuve certains hommes pour soumettre et dominer à tous les niveaux leurs épouses. Il est à noter que ce

dévouement total, ce sacrifice des plaisirs et joies personnels sont considérés par ces femmes dites soumises comme une forme d'abnégation, de loyauté envers l'époux et les enfants dont le bonheur, le confort sont indissociables des leurs.

Dans *Xala*, Adja Awa Astou est ce que l'on pourrait appeler la femme « modèle » selon les normes de la société traditionnelle. Première épouse d'El Hadji, Adja Awa Astou n'a jamais désobéi à son mari et a toujours fait passer ses besoins avant les siens. Convertie à la religion musulmane par amour pour El Hadji, elle a abandonné sa foi et son père pour plaire à son époux. Parfaite ménagère et mère de six enfants, elle ne s'opposa pas lorsqu'El Hadji décida de prendre une deuxième puis une troisième épouse. Résignée, elle assista aux noces de son époux avec N'Goné contre l'avis de ses propres enfants qui l'ont pressée de rester chez elle comme signe de contestation ou de divorcer si la situation la faisait souffrir.

Pendant la cérémonie du mariage de son époux : « *Dans ses yeux à elle, aucune animosité ne se reflétait. Une impassibilité intérieure si profonde qu'on aurait pu penser à une absence de toute réaction.* » (Sembène, 1973, p. 31). Elle consentit à partager son mari avec deux autres femmes contrairement à Oumi N'Doye et ne dit rien lorsque cette dernière ne respectait pas son mooné et gardait El Hadji plus longtemps qu'elle n'aurait dû. Pour tenir le coup, Adja Awa Astou se réfugia dans la religion et devint une pratiquante exemplaire. Elle fit le pèlerinage et se promit de chasser de son cœur tout ressentiment ou jalousie envers autrui : « *A force de volonté, elle fit taire toute velléité de haine à l'encontre de la deuxième épouse. Elle voulait une épouse selon les canons de l'Islam : les cinq prières par jour, l'obéissance totale par jour.* » (Sembène, 1973, p. 43)

La soumission totale de la femme africaine à son époux trouve son origine dans les préceptes de la religion musulmanes et dans une certaine interprétation de celle-ci. En effet, les hommes instrumentalisent la religion pour faire peur aux femmes et n'hésitaient pas à y recourir pour taire tout sentiment de révolte et de contestation. C'est d'ailleurs le premier argument auquel un homme polygame a recours pour convaincre son épouse de le laisser prendre une deuxième ou une troisième femme et c'est ce qui s'est passé avec Ramatoulaye, l'héroïne de Mariama Bâ lorsque Madou Fall décida d'épouser Binetou, l'amie de sa propre fille : « *Modou te remercie, il dit que la fatalité décide des êtres et des choses : Dieu lui a destiné une deuxième épouse, il n'y peut rien.* » (Bâ, 1979, p.73)

Tout comme à Adja Awa Astou, l'on conseilla à Ramatoulaye de divorcer et de quitter cet homme qui a renié ses vœux, qui a manqué de respect à sa famille pour avoir épousé l'amie de sa fille et qui a imposé à celle qui était son épouse pendant plus de vingt-cinq ans et qui lui donna douze enfants une épouse de l'âge de sa fille mais elle n'eut pas le courage de partir, elle demeura mariée à Modou Fall et tenta même de l'attirer vers les enfants mais ses tentatives furent vaines, Madou Fall les oublia.

Ramatoulaye resta fidèle et loyale à son époux que ce dernier a abandonné. Sa soumission et la croyance en la fatalité apportèrent à la jeune femme beaucoup d'affliction et de tristesse. Sa loyauté fut tellement grande qu'elle accepta d'ouvrir sa maison pour l'organisation des funérailles comme le voulait l'usage. Ramatoulaye consentit également à siéger aux côtés de sa rivale pour recevoir les condoléances des visiteurs et ainsi contenter sa belle-famille et respecter la tradition ancestrale.

Ramatoulaye peut également représenter la femme en transition, celle qui passe de femme traditionnelle modèle à une personne plus indépendante. Ayant fait des études et occupé le poste d'enseignante, la jeune femme s'inscrira dans la modernité lorsque son mari la quitta. Elle apprit à conduire, à accomplir des tâches dites masculines et refusa les nombreux prétendants qui l'assaillirent après le décès de son époux. Ramatoulaye parvint même à tenir tête à son beau-frère et à refuser sa demande de mariage.

Toutefois, Ces deux personnages féminins, d'apparence fortes, cultivées, et volontaires courbèrent l'échine devant la tradition que lui imposèrent leurs sociétés. Incapables de se défaire d'un mariage malheureux et humiliant bien qu'elles aient été propriétaires de leur propre maison, Adja Awa Astou et Ramatoulaye restèrent liées, comme le veut l'usage, à leurs maris polygames et éviter tout scandale à leur famille et ce malgré l'avis de leur propre fille qui sont la représentation même de la femme moderne, libre.

## 5. La femme maitresse de son destin

Dans *Xala* et *Une si longue lettre*, les personnages féminins émancipés, soucieux de leur liberté et de leur épanouissement ne sont pas aussi nombreux que ceux qui sont plus traditionnels, plus dociles mais leur importance dans le récit est manifeste. Ousmane Sembene et Mariama Bâ semblent avoir voulu faire de ces personnages la voix des femmes du monde, celles qui, à cause de leurs conditions, souffrent en silence et voient leur vie défiler sans même la vivre. Aissatou, Daba et Rama préférèrent changer leur destin et non le subir, rejetant ainsi les règles de la société traditionnelles qu'elles décrivirent comme misogyne et injuste envers la femme africaine.

Assiatou, la meilleure amie de Ramatoulaye, celle à qui les lettres sont adressées, n'a pas eu le même destin que son amie bien que leur parcours durant leur jeunesse fût similaire. Elles allèrent à la même école et eurent une formation identique. Toutes les deux épousèrent des hommes qu'elles aimaient et firent le même le travail d'enseignante. La différence tangible entre les deux femmes est le refus d'Assiatou cette tradition qu'elle considérait comme profondément injurieuse pour la femme : la polygamie. Bien que beaucoup de personnes ont tenté de la convaincre d'accepter son sort, arguant que c'était le destin de toute femme sénégalaise, Assiatou resta ferme et préféra « *la dignité* » (Bâ, 1979, p. 65) à la soumission :

« *Ces vérités, passe-partout, qui avaient jadis courbé la tête de bien des épouses révoltées, n'opèrent pas le miracle souhaité; elles ne de détournèrent pas de ton opinion. Tu choisis la rupture, un aller simple avec tes quatre fils.* » (Bâ, 1979, p. 64)

Assiatou quitta son mari et loua une maison avec ses enfants. Refusant de regarder en arrière, de revenir sur sa décision, elle put compter sur les encouragements de son amie et sur les livres desquels elle puisait la force pour continuer son combat contre la soumission : « *ils te permirent de te hisser. Ce que la société te refusait, ils te l'accordèrent : des examens passés avec succès te menèrent toi aussi en France.* » (Bâ, 1979, p. 66)

La jeune femme défit toutes les prédictions qu'on lui a faites et qui étaient censées la faire reconsidérer sa décision : elle déménagea aux États-Unis, occupa un poste très important à l'ambassade du Sénégal, éduqua parfaitement ses enfants qui étaient bien-portants et surtout devint sereine, heureuse.

Tout comme Assiatou, Daba, la fille de Ramatoulaye, a une vision progressiste de la société et du statut de la femme dans cette même société. Aux yeux de la jeune fille, la place de la femme dans la société n'est plus inférieure à celle de l'homme. La femme et l'homme, pour Daba, sont égaux et leur importance au sein du couple est identique. Sur la question de la polygamie, Daba est intransigeante. Elle ordonna à sa mère de quitter son mari et de refuser cette tradition qu'elle jugeait infâme. Elle ne pardonna d'ailleurs jamais à son père et combattit féroceement après le décès de ce dernier pour reprendre son héritage et celui de ses frères et sœurs.

Daba, jeune femme moderne et combattive est ce que l'on pourrait appeler la femme de l'avenir, le modèle à suivre pour les jeunes Sénégalaises tiraillées entre le poids de la tradition et le désir de

s'émanciper, de se libérer du joug patriarcal qu'Assiatou et elle ont rejeté au nom de la liberté de penser et de mener leur vie comme elles l'entendaient.

Rama, le personnage d'Ousmane Sembene rejoint Daba sur plusieurs points. Forte, obstinée et radicale, elle condamna le troisième mariage de son père avec force et tenta de convaincre sa mère de divorcer. Sa colère lors de l'annonce du remariage d'El Hadji fut telle qu'elle décida de l'affronter : « *Je suis contre ce mariage. Un polygame n'est jamais un homme franc.* » (Sembene, 1976, p 0) Son père la châtia pour sa témérité mais Rama poursuivit sa diatribe et lui tint tête. Mectar, son jeune frère, dût s'interposer pour la sauver des mains d'El Hadji.

Mectar admirait sa sœur pour sa force, son ambition et son militantisme. Étudiante accomplie, Rama était un membre actif dans les associations et militait pour la défense de la langue wolof. Mectar encourageait l'esprit révolutionnaire de sa sœur contrairement à son père qui désapprouvait ce trait de caractère si prononcé chez sa fille, craignant de la voir remettre en question sa position de patriarche de la famille. Adja Awa Astou désapprouvait qu'à moitié le militantisme de sa fille. Rama était devenue sa seule confidente et le dernier lien entre Papa Jean et elle.

Rama était proche de sa mère et l'état d'esprit de cette dernière l'inquiétait beaucoup. Bien qu'elle comprît l'effacement de sa mère devant son père, elle ne se résolvait pas à l'admettre, à l'accepter. Avec son fiancé, ils forment un couple moderne, jeune où la pensée « traditionaliste » était bannie, refusée. Rama voyait dans Pathé son égal, son associé. Elle lui signifia à l'avance qu'elle refuserait la polygamie si un jour il en formulerait le désir. Le jeune homme savait qu'il ne pouvait pas tenir tête à Rama, qu'elle était volontaire, volcanique, même son propre père le savait et le déplorait. De son aînée il n'était pas proche parce qu'elle n'était pas née garçon :

« *Depuis plus de trois mois, en cette après-midi de ses noces où il avait administré une gifle à Rama, c'est aujourd'hui seulement qu'ils avaient échangé des paroles sérieuses. Rama avait été la seule qui ait osé condamner cette union. Dommage qu'elle soit une fille! D'un garçon, il en aurait fait quelqu'un.* »

(Sembene, 1973, p. 42)

Sans doute le personnage où les idées de Sembene se centralisent le mieux, Rama pourrait être perçue comme le porte-parole de l'écrivain et où son engagement pour la revalorisation du statut de la femme en Afrique se concentre le plus. Ousmane Sembene, dans ses œuvres, met souvent en scène des femmes fortes, militantes qui extériorisent, matérialisent parfaitement ses idées sur le statut de la femme. Nous pensons à Ad'jidji, Penda, N'Deye Touti etc. Mariama Bâ, quant à elle, romancière moderne mais respectueuse des traditions fera évoluer dans ses œuvres des femmes de l'avenir, elles aussi porte-paroles de ses idées, de son combat, mais aussi des femmes du présent, des femmes qui, bien qu'elles luttent pour leurs droits, honorent encore certaines valeurs traditionnelles.

## Conclusion

Le féminisme, tel que le conçoit la majorité, a été largement défendu et encouragé par Ousmane Sembene et Mariama Bâ. Nombreux sont ceux qui disent que Sembene avait été l'un des premiers écrivains à l'avoir introduit en Afrique à travers ses différentes œuvres. Mariama Bâ, dont les combats contre la brièveté du congé-maternité au Sénégal ou encore la violence faite aux femmes sont connus de tous. Les deux écrivains verraient dans l'émancipation de la femme l'espoir pour l'Afrique de se défaire de quelques traditions qui gardent ce continent dans l'obscurantisme comme la polygamie ou le mariage précoce, voire forcé.

Il est de notoriété publique que Sembene et Bâ sont de fervents défenseurs de l'identité africaine et de certaines de ses traditions. Leur engagement à ce sujet est inaltérable mais s'accompagne toujours d'une critique lorsque ces mêmes coutumes épousent le visage de l'oppression pour la femme. Leur combat contre la polygamie et leurs nombreuses campagnes pour l'alphabétisation de la femme témoignent de leur lutte pour la revalorisation du statut de cette dernière dans la société africaine. Ils insistent surtout sur l'importance de l'instruction pour mettre fin à l'asservissement des femmes en Afrique.

## Bibliographie

- Achebe, Chinua. (1958), *Things fall apart*. Nigeria. William Heinemann Ltd.
- Almeida-Topor, D'Hélène. (2016), *Les amazones-Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale*. Paris. La Lanterne Magique
- Bâ, Hampâté. (1992), *Amkoullel L'enfant Peul*. Paris. Actes Sud,
- Bâ, Mariama. (1979), *Une si longue lettre*. Paris. Nouvelles éditions africaines
- Beti, Mango. (1974), *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris. Buchet Chastel
- Bugul, Ken. (2001), *Riwa ou le chemin du sable*. Paris. Présence africaine
- DIOP, Papa Samba. (1995), *Archéologie littéraire du roman sénégalais, Écriture romanesque et cultures régionales au Sénégal (des origines à 1992)*. Madison. Verlag fur Interkulturelle Kommunikation,
- Kourouma, Ahmdou. (1968). *Les Soleils des indépendances*. Paris. Éditions du Seuil.
- Lab'Ou Tansi, Sony. (1985), *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*. Paris. Seuil
- PAULME, Denise. (1960), *Femme d'Afrique noire*. Paris. Mouton et Co
- Sadjji, Aboulaye. (1958), *Maimouna*. Paris. Présence Africaine
- SEMBENE, Ousmane. (1973), *Xala*. Paris. Présence Africaine